

# Rêve et réalité de la démocratie: l'association comme culture

-

## Pour servir de Bible à nos associations

Extrait de Joëlle Zask, *Participer - Essai sur les formes démocratiques de la participation*, éd. Le Bord de l'eau 2011, 328p., passim.

### Position de principe

Une participation bornée à ce que les participants s'engagent dans une entreprise dont la forme et la nature n'ont pas été préalablement définies par eux-mêmes ne peut être qu'illusoire. Un groupe dont les finalités préexistent à l'engagement de ses membres, qui ne sont pas sélectionnées en commun ou qui sont soustraites à la discussion, à l'égard desquelles les individus doivent faire allégeance, car telle est alors la condition de leur affiliation, se situe aux antipodes des expériences d'association dont il est ici question. **Un groupe qui n'est pas modifié par l'engagement de chacun de ses membres, qu'il s'agisse de ses finalités, de son organisation ou de l'ambiance qui y règne, est fermé à leur participation.**

C'est par une participation à la vie des groupes auxquels ils sont liés *de facto* que les individus s'investissent dans des activités dont les **conséquences** sont à la fois **personnelles** (elles engagent leur responsabilité), **tangibles** (elles modifient ou contribuent à modifier le cours et la nature de leur association), et **reconnues** (la communauté les authentifie et en tient compte).

La proposition qui est faite ici est de considérer que les **bénéfices** consistent en la **mise à disposition d'opportunités d'individuation** dans une société donnée. Si en effet le contenu de nos projets de vie est relatif à notre socialisation, il est normal que la société nous procure les moyens de les réaliser.

Certains sont tellement privés d'opportunités de prendre part qu'ils ne peuvent plus apporter la moindre part que ce soit. Ce sont les vagabonds, les psychotiques vivant sur les trottoirs, les gens profondément isolés qui tiennent une conversation normale en moyenne trois fois par an, et qui seraient cinq millions en France.

**Quand l'institué est de nature à empêcher l'instituant, prendre part et contribuer sont dissociés, et l'une des conditions essentielles de la démocratie comme mode de vie personnel est gravement atteinte.**

L'ensemble de cette étude consiste donc en la défense d'une étroite combinaison entre **prendre part, bénéficier et contribuer**. Je propose de considérer que leur désunion est la source de toutes les injustices, que **leur réciprocité est un idéal dont la participation est l'emblème, et que ce qu'on appelle "démocratie" est cette "forme de vie"**, tantôt sociale, tantôt culturelle, tantôt politique, qui garantit, protège et restaure en diverses circonstances leur réciprocité, car tel est son office.

La question fondamentale est celle de la formation de l'individualité par une participation des individus à l'élaboration des finalités du groupe. Ses membres sont des **associés qui font des choses ensemble**. Ils valorisent le groupe non parce qu'ils y reconnaissent un aspect essentiel d'eux-mêmes, mais parce qu'ils y voient l'occasion de mener des expériences qui au contraire les font **sortir d'eux-mêmes** - notamment de leur personnalité telle qu'elle a été modelée par leur groupe d'appartenance originel. Si le lien avec les groupes englobants relève d'une confirmation, celui qui se crée avec un groupe de forme associative est plutôt de l'ordre d'une **innovation**. Si le premier suppose une appartenance exigeante et complète, le lien avec le second ne repose que sur une **affiliation temporaire et optionnelle**. Alors que le membre d'un clan, d'une secte ou d'une famille doit respecter la cohérence de son groupe d'appartenance dans chacun des aspects de sa vie, on n'attend pas d'un associé que la palette complète de ses activités ou des aspects de sa personnalité renforce uniformément l'association. Historiquement, c'est dans

le cadre des associations “libres et volontaires” que les caractéristiques qui viennent d’être énoncées se sont le mieux matérialisées.

## La sociabilité

En pratique, la vie sociale est ponctuée de moments de pure sociabilité, souvent imprévus, comme cela peut arriver dans un bus ou chez un commerçant, parfois planifiés, quand on retrouve un ami au café.

**Aristote** revient sans cesse sur ce point: l’homme est un être hybride dont aussi bien l’autonomie et la solitude que l’existence sociale et la dépendance sont mêlées à cette caractéristique qu’il appelle tantôt “bien vivre” tantôt “amitié”. La différence entre vie privée et vie publique est ainsi plus de degré que de nature. Mais si une société familiale ou économique peut être tout à fait dépourvue d’amitié, haineuse et malheureuse, sans pour autant se dissoudre, une société politique qui n’est pas une communauté est en danger et se corrompt. Elle entre en opposition à sa finalité, qui est de procurer à chacun “ce qui est utile à la vie tout entière”. **Grâce aux sentiments amicaux, l’homme est autonome sans être solitaire, social sans être grégaire, et politique sans être ni dominé, ni dominant.**

Pour **Simmel**, la sociabilité est “la forme ludique de la socialisation” qui n’ambitionne rien et ne produit aucun résultat, si ce n’est, à la rigueur, “un écho d’elle-même” ; “elle est entièrement orientée vers les personnalités”, ne faisant intervenir que des qualités comme l’amabilité, la cordialité, la civilité, etc... En revanche, celles des qualités qui débordent l’individualité pour la situer, comme la position sociale, le niveau d’instruction ou le statut économique, ou à l’inverse pour l’enfermer en elle-même, comme les mouvements d’humeur et l’intimité, ruinent la sociabilité, notamment la conversation qui en est l’incarnation la plus ordinaire et, en même temps, la plus significative. Par conséquent, si la qualité libre de la sociabilité provient de son indépendance à l’égard d’une nécessité d’échanger avec les autres, sa qualité d’égalité provient de ce que les participants évitent les sujets tout à fait intimes ou tout à fait subjectifs, c’est-à-dire “ce qui constitue au départ la matière même de la socialisation et dont elle se dépouille en devenant sociabilité”. **La sociabilité n’équivaut ni à un instinct, ni à une disposition innée, mais à une tendance que les individus acquièrent au fur et à mesure que se développe en eux le désir d’approfondir leurs expériences de socialisation.** “C’est pourquoi le sens du tact est tellement important dans la société, parce qu’il assure l’autorégulation de l’individu dans ses rapports personnels avec les autres, là où aucun intérêt extérieur ou immédiatement égoïste ne se charge de cette tâche”.

L’art d’entrer en association avec d’autres n’est pas inculqué comme pourrait l’être une règle ou une technique - il est **affaire de mœurs, d’habitude et d’éducation.**

Ornement de la socialisation, irréductible aussi bien aux penchants individuels qu’aux tendances sociales, **la sociabilité se développe dans cette région que l’idée de “rencontre” exprime assez précisément:** afin de se rencontrer, certains préalables complexes sont requis, mais le phénomène lui-même de la rencontre engendre une situation dont les caractéristiques sont à la fois individuelles et collectives. En regardant l’ami, on se regarde soi-même, et en même temps on regarde l’altérité, l’autre et l’irréductible factualité de la réalité.

L’inclination à être ensemble n’est pas le point de départ de l’association mais ce qui confère à cette dernière une valeur intrinsèque, indépendamment de ses buts proclamés. Participer au sens de prendre part est à la fois **un phénomène d’une grande banalité et un idéal** qu’un grand nombre de situations réellement existantes ne permet pas d’atteindre, soit qu’elles s’y opposent résolument, comme lorsque les relations entre les gens sont placées sous contrôle, soit qu’elles soient de nature à l’empêcher, comme dans le cas d’une exclusion, soit encore que les relations interindividuelles soient fondamentalement inégales.

L’individualisme appauvrit autant les individus qu’il rétrécit l’éventail des activités singulières - éventail **que Dewey appelle “expérience”:** processus déployé dans le temps qui consiste pour un sujet à reconstruire sa propre unité après avoir été en quelque sorte scindé. Une expérience advient quand **un cours d’action est inventé en réponse** à la difficulté éprouvée. Dewey appelle encore **“intérêt” l’ensemble des moyens mis en œuvre pour atteindre une fin en vue.** La réduction de l’intérêt à la représentation d’un manque, d’un désir non encore satisfait, d’une aspiration à sa complétude ou d’un repli égoïste, est donc une absurdité.

**On ne devrait appeler “culture” que les entourages qui procurent aux individus les conditions de leur liberté.**

## Le personnel commun

Aux États-Unis, le commun est l'effet d'une **communalisation**; en France, il est l'effet d'une **communion**. Alors que la **notion politique** de communauté est fondée sur la **pluralité**, la **notion sociale** correspondante est fondée sur l'**identité**. Dans une communauté politique, seuls les accords fondés sur la pluralité (par distinction avec ceux qui dépendent d'une identité d'opinions) assurent le caractère démocratique de l'union.

La communalisation est un processus au cours duquel le commun est à la fois identifié, fixé et valorisé, puis finalement défendu et transmis par les participants à l'extérieur du groupe qu'ils forment. **L'expérience des jugements esthétiques est exemplaire** et peut être citée à ce titre, car si une union politique ou sociale peut exister sans que les critères de participation soient respectés, une communauté esthétique est subordonnée, du fait de la nature de l'art, à leur application. Le processus menant à un accord sur la valeur artistique d'une œuvre traverse les strates individuelles et sociales sans changer de nature. Une œuvre est d'abord évaluée et validée par son auteur qui conclut à son achèvement, et dont les gestes sont sous-tendus par le regard public qu'il pose lui-même sur son travail en cours afin de l'examiner objectivement et de l'accomplir. S'il est inévitable que les raisons d'apprécier une œuvre varient dans une certaine mesure en fonction des gens, il est surtout indispensable que cela soit le cas. De même qu'une œuvre qui n'apporte rien de nouveau ne peut pas être tenue pour de l'art, un citoyen incapable d'une initiative personnelle n'est pas véritablement un citoyen.

**S'associer ne signifie donc pas partager un bien commun mais produire en commun** quelque chose qui, ultérieurement et de diverses façons, est apprécié par chacun des participants et s'offre à lui comme une ressource supplémentaire d'individuation.

C'est dans l'expérience d'une association libre avec d'autres que les individus découvrent cette forme d'union procédant d'un but commun à l'émergence duquel tous les participants ont contribué, et qui est manifestement l'œuvre de la cohésion et d'une adaptation mutuelle entre diverses activités libres, **contrairement aux biens communs imposés comme des évidences** culturelles, comme des réalités "scientifiquement" établies par des experts, comme des valeurs incontestables, bref comme des finalités extérieures aux processus d'entente et d'action qui y mènent - lesquelles ne sont plus alors que des moyens.

Apprendre à s'associer dépend de l'expérience par laquelle **on réalise qu'il y a du sens et de la valeur personnelle dans les liens contractés avec d'autres, et que ce commerce diversifie nos idées et nos projets.**

Si on définit la "personne" comme un individu dont la conscience se développe en fonction de ses expériences, alors sa caractéristique principale n'est pas, contrairement à celle de l'individu, que ses activités aient pour origine sa volonté, mais donnent lieu à une expérience de soi constructive. Peu importe que la conscience de l'individu soit divisée, perplexe, troublée ou satisfaite.

**Le couple sur lequel on revient ici sans cesse est formé d'un groupe** dont les finalités sont le fruit d'une communication et d'un accord entre les individus, **et d'un individu** qui s'inquiète de son évolution par rapport à celle des finalités du groupe qui sont aussi les siennes parce qu'il les partage au sens fort du terme. Les liens participatifs entre les individus et les groupes sont les **conditions d'existence aussi bien d'individualités distinctives que d'unions sociales plaisantes et libres.**

Si "c'est le geste qui compte" signifie "l'intention est bonne même si le résultat est mauvais", alors ce qu'apporte l'individu au groupe est individuel - le domaine des intentions étant privé et considéré comme inhérent à la conscience intime de chacun. Si en revanche l'expression signifie "ce qui compte est le geste en tant qu'il s'agit d'un événement" (un geste est un mouvement suivi de conséquences), alors la participation de l'individu devient personnelle. La sincérité ne suffit pas ou, du moins, elle s'éprouve et se fonde non sur un sentiment purement intérieur, mais sur les conclusions d'une analyse de la situation dans laquelle la relation avec l'ami s'inscrit. Au plan individuel, le contributeur a conscience (ou il pressent) que les liens qu'il forge avec son entourage créent des situations dont l'histoire le constitue progressivement. Au plan relationnel, il développe cette attention qui rend possible d'entrer en contact avec des gens dont le fait qu'ils nous ressemblent (qu'ils soient nos "semblables") ou qu'ils soient très différents devient indifférent, tant le programme moral consistant à "se mettre à la place des autres", ou à "les aimer comme soi-même" est, dans le cas de la contribution, inopérant.

**La reconnaissance de l'individu comme personne est la condition à laquelle il devient une personne.** Il en va de même de la responsabilité, de l'honneur, de la solidarité, de toutes ces qualités qu'on doit présupposer chez les enfants, afin qu'elles adviennent.

**L'individuel est privatif, le personnel produit du commun. Alors qu'une chose appartenant à l'individu est donnée, une chose dérivant d'une activité**

**personnelle est adressée. Des gens se bornant à additionner leurs efforts pour atteindre telle ou telle fin sont ensemble d'une autre façon que ceux qui, individuellement, proposent des initiatives, suggèrent des pistes ou des méthodes, discutent entre eux, hiérarchisent les options possibles.** Au minimum, ils tolèrent des conflits, des avis divergents, des voix querelleuses, pour autant que la discussion reste ouverte et que soient maintenus aussi bien l'objectif de faire durer le groupe que le respect de la pluralité et de l'égalité de ceux qui s'y sont engagés volontairement et librement. Dans le fait de prendre part, on va de l'individuel vers le commun, résultat d'une convergence de vue, d'un accord négocié, d'un conflit surmonté, ou à l'inverse, d'une entente fondamentale. Dans le fait de contribuer, on va du commun vers les apports personnels des individus grâce auxquels le point commun peut évoluer en fonction des attentes et des initiatives de ceux qui y prennent part et, en vertu de ce processus permanent d'adaptation et de rectification, rester commun.

Le commun naissant de contributions personnelles est une manière d'être ensemble qui peut être utilement précisée par la remarque de Dewey selon laquelle l'accord qui doit être recherché en matière de politique, de questions sociales ou de science, est un "accord entre les activités, non l'acceptation intellectuelle du même ensemble de propositions". Et il ajoute: "Une proposition ne gagne aucune validité du fait du nombre de gens qui la partagent". Si "prendre part" peut accompagner un accord reposant sur un consensus intellectuel, en revanche "contribuer" s'accompagne nécessairement d'un accord de type pratique, "entre les activités". Ce que signale Dewey est le fait qu'un accord simplement intellectuel est dépourvu des critères permettant de distinguer un accord motivé d'un accord extorqué ou d'une hallucination collective.

### **La réalité démocratique**

La véritable reconnaissance, dans le cadre de la participation, désigne **une attitude vis-à-vis** non de quelque chose qui est donné, décidé, tranché, mais d'opportunité **de développement futur**. La réalité est ce qui apparaît tel à un nombre indéfini de gens placés dans des situations différentes, ayant des pensées personnelles, des états de connaissance et des croyances variés, des trajectoires culturelles et historiques contrastées.

Ce n'est pas l'unanimité d'une décision qui en fait une bonne décision mais le fait que les conséquences concrètes de la décision sont favorables à une action commune, à laquelle par conséquent chacun participe. **Une décision même prise à l'unanimité, ou à la majorité, n'en est pas pour autant une bonne décision.** Ce n'est que quand les mesures concrètes qu'elle inspire sont prises qu'on peut savoir si elle l'était ou pas. Ainsi, en démocratie, la "règle de la majorité" joue un rôle important mais pour des raisons purement instrumentales: elle permet de convenir de la décision apparemment préférable, ou des moyens de maintenir les conditions assurant que les choses puissent réagir sur notre perception et nous fassent nous confronter à son éventuelle insuffisance. Les démarches en jeu ne se confondent donc pas avec la quête d'un assentiment fondé sur la forme du jugement collectif atteint et sur les procédures adoptées pour ce faire. Leur but est de faire émerger une situation où les activités individuelles sont cohérentes entre elles, équilibrées, reliées ou complémentaires, non de produire ce type d'accord intellectuel appelé un consensus.

**La participation active des citoyens au repérage de leurs intérêts assure qu'un intérêt public soit un intérêt commun aux participants - et non un "intérêt général" transcendant les participants.**

L'action suppose plusieurs étapes dont aucune n'est facile à franchir. Il s'agit par exemple d'établir des contacts mutuels (phase facilitée par l'Internet aujourd'hui), de dégager un point commun en rapport avec le préjudice subi, d'enquêter sur les causes du préjudice, sur sa nature et son ampleur, d'identifier les intérêts communs aux personnes affectées au-delà de ceux justifiant leur rapprochement, et au-delà du cercle étroit qu'ils forment, d'en **faire la publicité en recourant aux journalistes et à divers acteurs médiatiques**, et d'obtenir du gouvernement qu'il statue en faveur du public. **Ces démarches sont relativement simples dans le cadre d'une petite communauté indépendante. En revanche, elles sont extrêmement compliquées pour les membres des sociétés modernes où règne une forte interdépendance à de multiples égards planétaire, et où les questions publiques sont souvent d'une grande technicité. Elles le sont aussi (cela n'est en revanche pas nouveau) en raison de la force des intérêts privés par rapport aux intérêts publics**, du manque de transparence des données et d'indépendance des sources d'information, des nombreux obstacles dressés sur la voie de la libre publicité et de la libre communication des résultats des enquêtes.

Au total, **l'intérêt public le plus inclusif est la restauration des conditions d'individuation** quand celles-ci sont supprimées. Dewey a subordonné l'organisation

politique des publics à leur contribution à la vie publique, montrant qu'**un public n'est composé ni d'individus omniscients et soucieux du seul bien public, ni d'individus adhérant à des représentations communes, mais d'individus enquêtant** sur les raisons pour lesquelles l'interdépendance leur est défavorable et identifiant leurs intérêts communs de cette manière.

Les positions défendues par les partisans d'**une démocratie forte** reposent sur une **conception de l'humain et de la réalisation de soi bien différentes de la position libérale** qui préconise que seul l'individu "nu", c'est-à-dire l'individu abstrait réduit à ses qualités humaines génériques, apparaisse dans les arènes publiques. Elle **s'oppose également à la position républicaine** qui exige l'allégeance de l'individu, condamne la double allégeance, et en appelle à la vertu du citoyen, définissant cette dernière comme la propension à se détourner de soi pour embrasser le bien commun. Elle est enfin **aux antipodes d'une position qui voudrait que les individus doivent leur citoyenneté à des critères de race, de "sang", de culture ou de religion**. Pour le partisan d'une démocratie forte, **ni la solidarité des citoyens, ni leur identité, ni leurs relations culturelles avec les groupes où ils se trouvent vivre, ne sont présumées**. Au contraire, le sens même d'une telle démocratie est de faire advenir leur point d'accord, leurs résolutions communes, leurs sentiments de destin partagé, leur proximité, bref, leur communauté. Toutefois, en dépit de ces points communs, **la "démocratie participative" et celle qu'on propose d'appeler ici "contributive" ne se confondent pas**, car ce qui est essentiel à la seconde - la contribution du public à l'émergence de ses intérêts -, est accessoire pour la première. Ce qui fonde la seconde (et **la distingue également de la "démocratie délibérative" comme de la "démocratie représentative"**) est l'accent porté sur le repérage et la définition des problèmes publics, c'est-à-dire des problèmes affectant les membres d'un public et constituant ce dernier comme tel.

Le bénéfice ouvre sur un champ d'expériences particulières dont ne fait partie **ni la pure passivité de l'individu** à l'égard d'un environnement qui le façonnerait à loisir, **ni la pure activité d'un sujet** instrumentalisant son environnement pour se développer conformément à un plan tracé d'avance. **L'adaptation par laquelle doit passer l'individuation est une interaction**. Les échanges forment alors un cercle qui n'a pas plus de fin que les relations sociales elles-mêmes, et dans lequel les interventions des uns et des autres échappent à nos dichotomies habituelles, n'étant **ni motivées par par l'intérêt égoïste, ni désintéressées**. Dons et contre-dons sont des actes obligatoires qui sont, comme toute obligation sociale, le fait de **personnes obligeantes, et non simplement obéissantes**. Un bénéfice n'est ni une chose ni une chance mais une opportunité.

Dans la perspective ouverte par Franz Boas, grand fondateur de l'anthropologie culturelle, **il n'existe entre les diverses cultures que des différences, non des inégalités**. Plus exactement, **il n'existe aucune inégalité entre les "vraies cultures"**. La seule qui existe se situe entre les vraies et les fausses cultures; elle dépend du degré auquel les diverses cultures accomplissent leur office véritable, qui est de **procurer aux individus qui en sont membres les opportunités concrètes de leur individuation**. Une vraie culture est aux groupes "culturés" ce que "l'environnement suffisamment bon" de Winnicott est aux individus dont la vie commence à l'état de nourrisson totalement dépendant. De ce point de vue, la culture occidentale n'est pas la meilleure, elle est manifestement la pire.